

ANTONYM²⁰

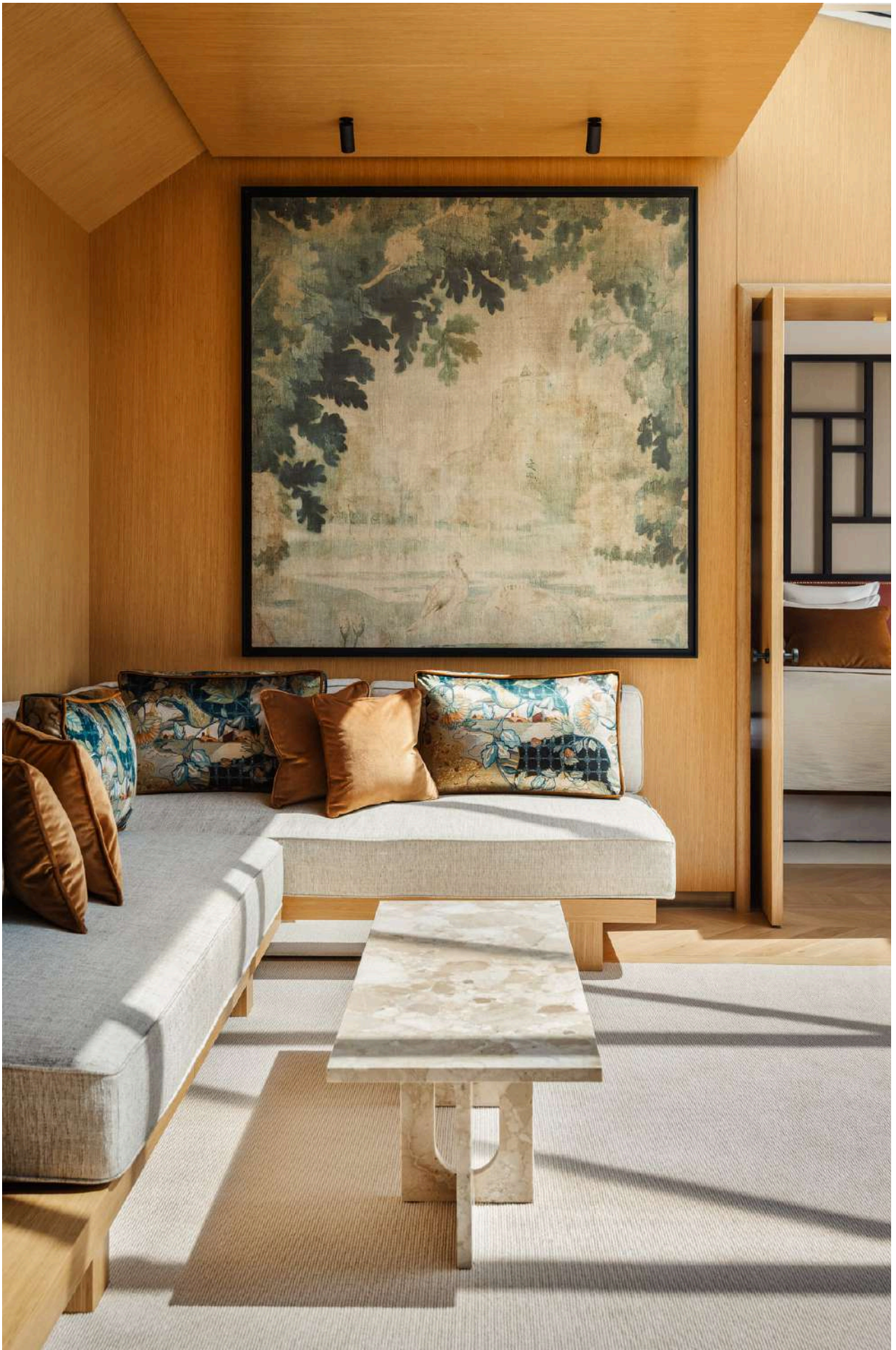


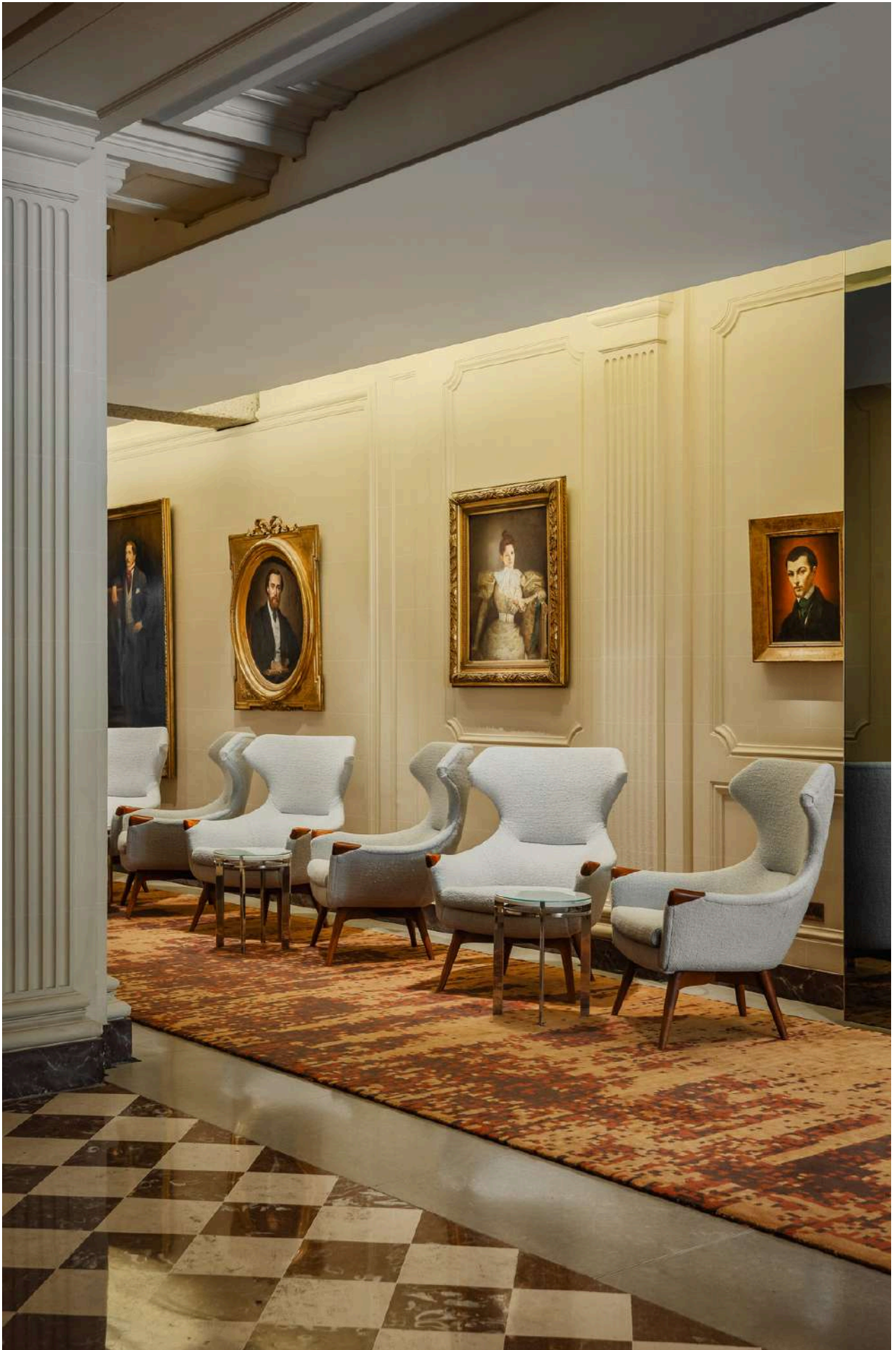
STYLE & BEAUTY

HOTEL DE SERS

Plus besoin de dormir dans un palace pour se sentir privilégié. À deux pas de l'agitation des Champs-Élysées, l'Hôtel de Sers a fait un pari audacieux : celui du luxe sans appareil, de l'élégance sans protocole. Un hôtel particulier du XIX^e siècle, 52 chambres, un patio sous verrière — et une philosophie que la co-directrice Agathe Jousse résume sans détour : *"un luxe décontracté, plus sincère, plus humain."* C'est Rafael Da Costa, directeur de l'établissement, qui en assure l'exigence au quotidien, avec la conviction que ce qui fait vraiment la différence ne se compte ni en étoiles, ni en mètres carrés, mais en instants mémorables. Deux voix pour une même vision du luxe parisien.

You no longer need a palace to feel truly privileged. Just steps from the relentless energy of the Champs-Élysées, the Hôtel de Sers has made a quietly radical choice: luxury without ceremony, elegance without protocol. A 19th-century private mansion, 52 rooms, a glass-roofed garden courtyard — and a philosophy that co-director Agathe Jousse articulates with disarming clarity: "a relaxed luxury, more sincere, more human." It falls to Rafael Da Costa, the hotel's director, to uphold that standard every single day, guided by the conviction that what truly sets a stay apart cannot be measured in stars or square metres, but only in moments that linger. Two voices. One vision of Parisian luxury.





Cinquante-deux chambres, un hôtel particulier du XIXe siècle, un patio sous verrière en plein 8e arrondissement de Paris et le choix assumé de ne pas rejoindre le rang des palaces. Anne et Agathe Jousse, mère et fille à la tête de B Signature Hotels & Resorts, revendiquent un luxe qu'elles qualifient elles-mêmes de « décontracté » : plus sincère, plus humain, sans formalisme excessif. Sept adresses cinq étoiles plus tard, Agathe Jousse explique pourquoi ce positionnement est, à leurs yeux, le plus exigeant qui soit.

L'hôtel porte le nom d'un marquis du XIXe siècle. Lorsque vous avez repris cette adresse, avez-vous ressenti le poids de cette histoire ou, au contraire, une liberté totale de la réinventer ?

Pas du tout un poids, au contraire. Chez B Signature, nous nous développons uniquement à travers des lieux qui ont déjà une histoire forte. À Paris, l'histoire est partout, elle fait partie de l'expérience. L'Hôtel de Sers en est une parfaite illustration. Pour nous, c'était une chance d'arriver dans un lieu qui avait déjà quelque chose à raconter. Notre rôle n'a pas été de réinventer, mais de sublimer et de prolonger cette histoire, en la faisant vivre de manière contemporaine.

Vous êtes mère et fille à la tête d'un groupe de sept hôtels cinq étoiles. Comment se répartissent vos sensibilités respectives dans les choix créatifs ? Y a-t-il des désaccords féconds ?

Nous ne nous répartissons pas les sensibilités, nous les faisons dialoguer. Nous avons des goûts qui peuvent différer sur certains détails, mais une vision très alignée sur le fond. Nous travaillons toujours avec des architectes et décorateurs à qui nous transmettons cette vision : respecter l'histoire du lieu avant tout. Les désaccords, quand ils existent, sont souvent sur des choix très concrets – une baignoire ou une douche par exemple – mais ils restent constructifs. Et puis, j'ai grandi avec les goûts de ma mère, donc il y a forcément une forme de continuité.

La rénovation 2025 a été conduite selon une approche écoresponsable, avec des meubles et rideaux conservés et réhabilités. Comment concilier exigence du luxe et sobriété matérielle sans que l'un étouffe l'autre ?

Nous sommes convaincues que luxe et sobriété ne s'opposent pas. Dans un hôtel cinq étoiles, beaucoup d'éléments sont faits pour durer. S'ils sont beaux et bien entretenus, pourquoi les remplacer systématiquement ? À l'Hôtel de Sers, nous avons conservé certains rideaux, restauré du mobilier, retapissé des fauteuils. L'idée n'est pas de faire moins, mais de faire mieux avec l'existant. Le luxe, ce n'est pas forcément le neuf, c'est la qualité et le soin apporté.

Vous avez fait le choix de ne pas rejoindre le rang des Palaces parisiens, en assumant le caractère d'une « demeure particulière ». Une posture courageuse face à la concurrence feutrée du 8e arrondissement. Pourquoi ce refus de la monumentalité ?

Ce n'est pas un refus de la monumentalité, c'est un choix de positionnement. Nous sommes des boutique hôtels. À l'Hôtel de Sers, avec 52 chambres, nous pouvons offrir une relation beaucoup plus directe, plus personnelle. Nous parlons souvent de luxe décontracté. Ce n'est pas un luxe moins exigeant, mais un luxe plus sincère, plus humain. Nous voulons que nos clients se sentent un peu comme chez eux, mais en mieux, sans formalisme excessif.

Vos portraits abstraits, réalisés par Véronique Tatu, ornent certaines chambres. Quelle impression cela fait-il de se retrouver, sous forme d'œuvre d'art, dans l'intimité des clients ?

Fifty-two rooms, a 19th-century private mansion, a glass-roofed courtyard garden in the heart of Paris's 8th arrondissement and a deliberate choice to step away from the palace race. Anne and Agathe Jousse, mother and daughter at the helm of B Signature Hotels & Resorts, champion a form of luxury they describe as "relaxed": more genuine, more human, free from excessive formality. Across seven five-star addresses, Agathe Jousse makes the case for why that positioning is, in their view, the most demanding one of all.

The hotel bears the name of a 19th-century marquis. When you took over, did you feel the weight of that history or, on the contrary, the freedom to reinvent it entirely?

Not a weight at all, quite the opposite. At B Signature, we only develop properties that already carry a strong history. In Paris, history is everywhere; it's part of the experience. The Hôtel de Sers is a perfect example. For us, arriving somewhere that already had a story to tell was a privilege. Our role wasn't to reinvent, it was to elevate and extend that story, and bring it to life in a contemporary way.

You run a group of seven five-star hotels as mother and daughter. How do your respective sensibilities come into play in creative decisions? Are there productive disagreements?

We don't divide our sensibilities, we let them speak to each other. Our tastes may differ on certain details, but our vision is deeply aligned on the essentials. We always work with architects and interior designers to whom we convey that vision: respect for the history of the place, above all else. When disagreements arise, they tend to be about very concrete choices — a bathtub versus a walk-in shower, for instance — but they remain constructive. And I grew up shaped by my mother's taste, so there's an inevitable thread of continuity running through everything.

The 2025 renovation took an eco-conscious approach — furniture and curtains were preserved and restored rather than replaced. How do you reconcile the demands of luxury with material restraint, without one suffocating the other?

We're convinced that luxury and restraint are not opposites. In a five-star hotel, many elements are built to last. If they're beautiful and well-maintained, why replace them automatically? At the Hôtel de Sers, we kept certain curtains, restored furniture, reupholstered armchairs. The idea wasn't to do less, it was to do better with what already existed. Luxury isn't necessarily about the new; it's about quality and the care that goes into it.

You chose not to join the ranks of the Parisian palaces, embracing instead the character of a "private residence." A courageous stance in the face of the 8th arrondissement's quiet competition. Why this refusal of grandeur?

It's not a refusal of grandeur, it's a positioning choice. We are boutique hotels. At the Hôtel de Sers, with 52 rooms, we can offer something far more direct, far more personal. We often speak of relaxed luxury. It's not a less demanding form of luxury; it's a more sincere one, a more human one. We want our guests to feel almost at home — but better — without excessive formality.

Your abstract portraits, painted by Véronique Tatu, hang in certain rooms. What does it feel like to exist, in the form of a work of art, in the private space of your guests?

It was a complete surprise. The architect, Pascal Allaman, conceived it as a kind of wink. The day we discovered the



C'était une surprise totale. L'architecte, Pascal Allaman, a eu cette idée comme un clin d'œil. Le jour où nous avons découvert les portraits, nous étions en train de réceptionner les chambres, et je me suis rendu compte que c'était moi... puis ma mère. Sur le moment, c'était assez déroutant, mais finalement très touchant. Cela crée un lien très particulier avec le lieu.

Le lobby s'ouvre sur une galerie de portraits de la lignée du Marquis. C'est un geste rare dans l'hôtellerie moderne, rendre hommage à ceux qui ont vécu là avant. D'où vient cette conviction que la mémoire doit rester visible ?

Quand nous avons repris l'hôtel, cette galerie de portraits existait déjà. Il nous a paru évident de la conserver. C'est une façon de respecter ceux qui ont vécu là avant nous. Ce n'est pas du tout un poids, mais une richesse. Faire vivre cette mémoire, c'est aussi offrir à nos clients une expérience plus profonde, plus ancrée dans le lieu.

B Signature Hotels & Resorts couvre Paris, la Bretagne et Saint-Barthélemy, des univers très différents. Existe-t-il un fil rouge invisible entre le Domaine de la Bretesche et l'Hôtel Manapany, au-delà du label cinq étoiles ?

Le fil rouge, ce sont des lieux de cœur. Le Domaine de la Bretesche est le premier hôtel du groupe, acheté par mon grand-père Alain Bessé, puis développé par ma mère. C'est une adresse très ancrée en Bretagne, proche de nos racines. Le Manapany, à Saint-Barth, est lié à l'histoire familiale du côté de mon père. Deux lieux très différents, mais qui ont en commun d'être profondément personnels. Et puis il y a une même exigence : créer des expériences sincères, ancrées dans leur environnement.

La Suite Panoramique, la Suite Eiffel, l'Appartement du Marquis, chacune raconte une histoire différente. Laquelle vous ressemble le plus, personnellement ?

Elles ont toutes une personnalité très forte. La Suite Panoramique est spectaculaire avec sa terrasse et sa vue sur Paris, très tournée vers l'extérieur. La Suite Eiffel est peut-être mon coup de cœur : elle a une vraie atmosphère d'appartement parisien, très chaleureuse, avec des matériaux et des couleurs très justes. Et l'Appartement du Marquis est plus familial, plus calme, presque comme une maison en ville, avec cette sensation étonnante d'être à la campagne en plein Paris. Aujourd'hui, avec mes enfants, je m'y projette particulièrement.

Le patio végétal sous verrière est devenu un espace signature. Dans une ville comme Paris, offrir une « respiration verte » est presque un luxe à contre-courant. Était-ce une intention dès le départ ?

Oui, c'était une évidence. Dans un quartier aussi animé, créer un espace végétal, une respiration, nous paraissait essentiel. Ce patio sous verrière apporte du calme, de la lumière, une forme de refuge. Et le fait d'ouvrir la cuisine sur cet espace participe aussi à l'expérience : le client voit le travail du chef, il y a une vraie vie, une interaction.

Si le Marquis de Sers revenait passer une nuit dans son ancien hôtel particulier, qu'est-ce qui, selon vous, le surprendrait le plus, et qu'est-ce qui lui semblerait familier ?

Je pense qu'il reconnaîtrait beaucoup de choses. La structure, la galerie, le patio... En revanche, les usages l'étonneraient sans doute : le patio devenu salle à manger, certaines pièces transformées. Nous avons essayé de penser la rénovation comme si un marquis d'aujourd'hui habitait les lieux. Je crois qu'il serait surpris, mais pas dérouté.

portraits, we were doing the walkthrough of the rooms, and I gradually realized that was me. And then, my mother. It was quite disorienting in the moment, but ultimately very moving. It creates a very particular connection to the place.

The lobby opens onto a gallery of portraits from the Marquis's lineage. It's a rare gesture in modern hospitality, paying tribute to those who lived there before. Where does this conviction come from, that memory must remain visible?

When we took over the hotel, that portrait gallery was already there. It felt obvious to keep it. It's a way of honouring those who came before us. Far from being a burden, it's an asset. Keeping that memory alive also means offering our guests a deeper experience, one that is truly rooted in the place.

B Signature Hotels & Resorts spans Paris, Brittany and Saint-Barthélemy, very different worlds. Is there an invisible thread connecting the Domaine de la Bretesche and the Hôtel Manapany, beyond the five-star label?

The thread is places of the heart. The Domaine de la Bretesche is the group's first hotel, purchased by my grandfather Alain Bessé and developed by my mother. It's an address deeply rooted in Brittany, close to our origins. The Manapany, in Saint-Barth, is bound up with my father's side of the family. Two very different places, united by something profoundly personal. And then there's a shared standard: creating experiences that are genuine, anchored in their environment.

The Panoramic Suite, the Eiffel Suite, the Appartement du Marquis, each tells a different story. Which one is most you, personally?

They all have a very distinct personality. The Panoramic Suite is spectacular, its terrace and view over Paris face entirely outward. The Eiffel Suite may be my favourite: it has the true atmosphere of a Parisian apartment, deeply warm, with materials and colours that feel exactly right. And the Appartement du Marquis is more familial, more serene, almost like a city townhouse, with that surprising sensation of countryside in the middle of Paris. Right now, with my children, it's the one I picture myself in most.

The glass-roofed garden courtyard has become a signature space. In a city like Paris, offering a "green breath" feels almost like a countercultural luxury. Was this an intention from the start?

Yes, it felt obvious. In such a lively neighbourhood, creating a garden space, a place to breathe, seemed essential to us. This glass-roofed courtyard brings calm, light, a sense of refuge. And opening the kitchen onto that space also adds to the experience: guests can see the chef at work; there's a real energy, a genuine sense of life.

If the Marquis de Sers were to return for a night in his former private mansion, what do you think would surprise him most and what would feel familiar?

I think he would recognise a great deal. The structure, the gallery, the courtyard... But the uses would surely astonish him: the courtyard as a dining room, certain rooms transformed. We tried to approach the renovation as if a marquis of today were living in the space. I believe he would be surprised but not unsettled.



Agathe Jousse a posé la vision : un luxe décontracté, sincère et profondément humain. Rafael Da Costa, lui, en est l'incarnation quotidienne. Directeur de l'Hôtel de Sers depuis plusieurs années, c'est à lui que revient le défi de traduire en gestes concrets ce que les propriétaires formulent en convictions. Dans les coulisses d'un hôtel particulier du XIXe siècle niché à quelques pas de l'agitation des Champs-Élysées, il dirige une maison à taille humaine qui a délibérément choisi de ne pas jouer dans la cour des palaces. Son rôle ? Garantir chaque matin que la promesse tenue à la réception soit encore là au moment du départ. Entre maîtrise opérationnelle et sens aigu de la relation client, Rafael Da Costa dévoile les ressorts d'une hospitalité qui mise sur la discrétion, l'émotion et l'excellence du lien humain.

L'hôtel se décrit comme une "adresse confidentielle" des Champs-Élysées. Dans un quartier aussi saturé d'enseignes et de tourisme de masse, comment préservez-vous cette confidentialité au quotidien ?

Être une "adresse confidentielle" au cœur des Champs-Élysées est un défi quotidien, mais c'est aussi ce qui fait toute notre singularité. Cette confidentialité tient d'abord à la nature même de notre bâtisse : discrète depuis la rue, presque en retrait de l'agitation environnante. Dès l'entrée, nos hôtes découvrent une atmosphère radicalement différente, notamment grâce à notre longue galerie de portraits, qui crée une transition presque intime entre le trottoir et l'hôtel. C'est une signature forte, qui installe d'emblée une impression de calme et de feutré. Nous avons également la chance que la majorité de nos chambres donnent sur une cour intérieure végétalisée, particulièrement paisible. Cela permet à nos clients de se couper totalement du tumulte du quartier. Enfin, la confidentialité repose avant tout sur notre équipe. La discrétion du personnel est une valeur cardinale : nous sommes présents sans être intrusifs, attentifs sans jamais être envahissants. C'est cet équilibre qui permet à nos clients de se sentir chez eux, en toute sérénité.

Avec 43 chambres et 9 suites, l'Hôtel de Sers reste une maison à taille humaine. Est-ce une contrainte ou un avantage stratégique face aux grands palaces voisins ?

C'est sans aucun doute un avantage stratégique, et même un choix pleinement assumé. Notre taille nous permet d'offrir une expérience bien plus personnalisée, presque sur-mesure, que celle que peuvent proposer les grands palaces. Avec 43 chambres et 9 suites, nous connaissons mieux nos clients, leurs habitudes, leurs préférences. Cela crée une relation plus directe, plus chaleureuse, sans jamais sacrifier l'exigence. Cette dimension nous confère aussi une grande agilité : nous pouvons nous adapter rapidement, être plus réactifs, plus attentifs aux détails qui font la différence. Beaucoup de nos hôtes recherchent justement cette atmosphère plus intime, loin des codes parfois institutionnels des grandes maisons. Ils trouvent ici un lieu élégant, mais vivant et sincère, où ils se sentent réellement privilégiés. Nous accueillons d'ailleurs de plus en plus de voyageurs qui avaient leurs habitudes dans des palaces et qui apprécient cette expérience au point d'y revenir.

Le bien-être est devenu un argument incontournable dans le luxe. Votre espace spa est volontairement petit et confidentiel. Un choix assumé ou une contrainte retournée en atout ?

Les deux, à vrai dire et nous avons décidé d'assumer pleinement cette réalité. La configuration de cette bâtisse historique, avec ses volumes typiquement parisiens et son architecture d'origine que nous souhaitons préserver, nous impose effectivement certaines limites. Mais plutôt que d'y voir une contrainte, nous en avons fait un véritable atout. Notre

Agathe Jousse set the vision: a relaxed, sincere, and deeply human form of luxury. Rafael Da Costa is its daily embodiment. As Director of the Hôtel de Sers for several years, it falls to him to translate into lived gestures what the owners articulate as convictions. Behind the walls of a 19th-century private mansion tucked just steps from the clamour of the Champs-Élysées, he runs a house built to human scale, one that has made a deliberate choice to stand apart from the palace race. His task? To ensure that the promise extended at arrival is still intact at departure. Poised between operational precision and an acute sense of human connection, Rafael Da Costa draws back the curtain on a hospitality philosophy rooted in discretion, emotion, and the quiet art of making people feel genuinely seen.

The hotel describes itself as a "confidential address" on the Champs-Élysées. In a neighbourhood so saturated with brands and mass tourism, how do you preserve that sense of discretion day after day?

Being a "confidential address" at the heart of the Champs-Élysées is a daily challenge but it is also what makes us singular. That discretion begins with the building itself: understated from the street, almost withdrawn from the surrounding commotion. From the moment guests step inside, they discover an atmosphere that is radically different, shaped in part by our long portrait gallery, which creates an almost intimate passage between the pavement and the hotel. It is a distinctive signature, one that establishes a sense of calm and quiet from the very first step. We are also fortunate that most of our rooms look onto a planted inner courtyard, which is particularly peaceful, allowing guests to disconnect entirely from the neighbourhood's relentless energy. But above all, discretion rests with our team. The restraint of our staff is a cardinal value: present without being intrusive, attentive without ever being overbearing. It is that balance which allows guests to feel entirely at home.

With 43 rooms and 9 suites, the Hôtel de Sers remains a house on a human scale. Is that a constraint or a strategic advantage in the shadow of the neighbouring palaces?

A strategic advantage, without question and a fully deliberate one. Our size allows us to offer an experience far more personal, almost bespoke, than anything the great palaces can provide. With 43 rooms and 9 suites, we come to know our guests intimately: their habits, their preferences, their rituals. It creates a warmer, more direct relationship, without ever compromising on standards. Our scale also gives us agility: we can adapt quickly, respond with precision, and attend to the details that truly make a difference. Many of our guests seek exactly this kind of intimacy — far from the sometimes institutional codes of the grand houses. They find here something elegant yet alive, sincere in its welcome, where they feel genuinely privileged. We are, in fact, welcoming a growing number of travellers who once kept rooms at palaces, and who now return to us by choice.

Wellness has become an indispensable argument in luxury. Your spa is deliberately small and discreet. A conscious choice or a constraint turned to advantage?

Both, in truth — and we have chosen to own that reality fully. The configuration of this historic building, with its typically Parisian volumes and original architecture that we are committed to preserving, does impose certain limits. But rather than experience them as restrictions, we have made them into assets. Our wellness space was conceived as an intimate place, almost confidential, far removed from the sprawling, impersonal spas found elsewhere. Its reduced scale allows us



espace bien-être a été pensé comme un lieu intime, presque confidentiel, loin des spas très vastes et souvent impersonnels. Cette dimension réduite nous permet d'offrir une expérience plus exclusive, plus apaisée, où chaque client peut profiter d'un moment de détente dans un cadre calme et privilégié. C'est une autre vision du bien-être : plus discrète, plus personnalisée, en parfaite cohérence avec l'esprit de la maison.

La clientèle hôtelière de luxe a profondément évolué depuis le Covid : séjours plus longs, attentes différentes, rapport au service transformé. Qu'avez-vous dû réajuster dans votre offre ?

Nous avons effectivement observé une évolution très nette de notre clientèle depuis la crise sanitaire. Là où il existait auparavant une distinction assez marquée entre clients loisirs et clients affaires, les séjours sont aujourd'hui beaucoup plus hybrides. Nous accueillons désormais une clientèle "bleisure", qui mêle déplacement professionnel et temps de détente. Cela implique des attentes plus larges, presque doublées : nos clients souhaitent à la fois un environnement propice au travail — confort, connectivité, flexibilité — tout en recherchant une véritable expérience de séjour, avec du bien-être, du calme et des services plus émotionnels. Nous avons donc réajusté notre offre en conséquence, en adoptant une plus grande souplesse dans les horaires, une personnalisation accrue des services et une attention particulière portée à l'équilibre entre efficacité et plaisir. Cette évolution nous pousse, finalement, à être encore plus à l'écoute.

Paris attire chaque année des millions de touristes, mais peine à retenir une clientèle française haut de gamme qui préfère souvent partir à l'étranger. Comment convainquez-vous un Parisien de séjourner dans sa propre ville ?

Le client parisien est sans doute l'un des plus exigeants... et paradoxalement l'un des plus difficiles à attirer. Il connaît sa ville, ses codes, et n'a pas naturellement le réflexe de considérer un hôtel comme un lieu pour lui. La première étape consiste donc à l'inviter à franchir nos portes, ce qui n'a rien d'évident. Nous travaillons beaucoup sur cet aspect, notamment à travers notre restaurant et notre bar, points d'entrée plus accessibles qui permettent de découvrir la maison de manière décomplexée. Une fois cette première expérience vécue, il devient plus aisé de lui faire envisager un séjour. Nous mettons alors en avant ce qui fait vraiment la différence : des expériences qu'il ne peut pas vivre chez lui. Nos suites iconiques avec terrasses offrant des vues à 180 degrés en sont un parfait exemple, elles permettent de redécouvrir Paris autrement, avec un regard neuf, presque comme un voyage dans sa propre ville. L'enjeu est donc de créer de l'émotion et de la surprise, même pour quelqu'un qui croit tout connaître.

L'intelligence artificielle commence à transformer l'hôtellerie : conciergerie automatisée, personnalisation algorithmique. Dans une maison qui mise sur l'humain et le sur-mesure, où placez-vous la limite ?

L'intelligence artificielle est une évolution incontournable, y compris dans notre secteur mais nous sommes très attentifs à la façon dont nous l'intégrons. Nous la considérons avant tout comme un outil au service de nos équipes. Les solutions basées sur l'IA nous permettent de gagner du temps sur certaines tâches, d'optimiser l'organisation et d'affiner notre connaissance client. Ce temps récupéré est précieux, car il peut être réinvesti là où il a le plus de valeur : dans la relation avec nos hôtes. En revanche, nous tenons à préserver ce qui fait notre identité : le sur-mesure et le contact humain. L'IA peut accompagner, suggérer, faciliter mais elle ne remplacera jamais l'intuition, l'attention ni la sensibilité d'un collaborateur. La ligne est donc claire : utiliser la technologie pour enrichir

to offer something more exclusive, more serene — where each guest can settle into stillness within a calm and privileged setting. It is a different vision of wellbeing: quieter, more personal, and entirely in keeping with the spirit of the house.

The luxury hotel guest has changed profoundly since Covid — longer stays, different expectations, a transformed relationship with service. What did you have to recalibrate in your offering?

We observed a very clear shift in our clientele following the health crisis. Where there once existed a fairly distinct divide between leisure and business guests, stays have become far more hybrid. We now welcome a "bleisure" traveller — one who weaves professional commitments and personal pleasure into a single journey. That implies broader, almost doubled expectations: our guests want both an environment conducive to work — comfort, connectivity, flexibility — and a genuine experience of being away, with wellness, calm, and services that carry an emotional charge. We recalibrated accordingly: greater flexibility around timing, a heightened personalisation of services, and particular care given to the balance between efficiency and enjoyment. Ultimately, this evolution pushes us to listen more closely than ever.

Paris draws millions of tourists each year, yet struggles to attract high-end French guests who often prefer to travel abroad. How do you convince a Parisian to stay in their own city?

The Parisian guest is, without doubt, among the most discerning and paradoxically, one of the most difficult to attract. They know their city, its codes, and rarely think of a hotel as a place that belongs to them. The first step is simply to invite them through the door, which is far from obvious. We work hard at this, notably through our restaurant and bar — more accessible entry points that allow guests to discover the house without any sense of occasion. Once that first experience is lived, it becomes easier to encourage the idea of a stay. We then highlight what truly makes the difference: experiences they cannot replicate at home. Our iconic suites with terraces offering 180-degree views are a perfect example — they allow one to rediscover Paris from an entirely different perspective, with fresh eyes, almost as though travelling within one's own city. The challenge, ultimately, is to generate emotion and surprise, even for someone who believes they have seen it all.

Artificial intelligence is beginning to transform hospitality: automated concierge services, algorithmic personalisation. In a house that places human connection and bespoke service at its centre, where do you draw the line?

Artificial intelligence is an unavoidable evolution, including in our sector — but we are very deliberate about how we integrate it. We see it primarily as a tool in service of our teams. AI-based solutions allow us to save time on certain tasks, to sharpen our operational organisation, and to deepen our understanding of our guests. That recovered time is precious, because it can be reinvested where it matters most: in the relationship with our guests. What we are determined to preserve, however, is what defines us — the bespoke approach and the human touch. AI can accompany, suggest, and facilitate, but it will never replace the intuition, the attentiveness, or the sensitivity of a person. The line is clear: use technology to enrich the experience, without ever allowing it to hollow out the relationship. What sets a house like ours apart is precisely the capacity to create connection, emotion, and genuine attention — and that can only come from a human presence.

Paris is the most visited city in the world. Does that make your work easier, or more complicated? And what,



l'expérience, sans jamais déshumaniser la relation. Ce qui fait la différence dans une maison comme la nôtre, c'est précisément cette capacité à créer du lien, de l'émotion et une attention sincère, ce que seule une présence humaine peut offrir.

Paris est la ville la plus visitée au monde. Cela facilite-t-il votre métier ou le complique-t-il ? Et concrètement, que change le surtourisme dans la gestion d'une adresse confidentielle comme la vôtre ?

C'est avant tout une formidable opportunité. Paris reste l'une des plus belles vitrines au monde, et une grande partie de nos visiteurs choisit la destination pour ce qu'elle incarne : l'élégance, la culture, l'art de vivre. Cela facilite naturellement notre métier, car l'attractivité de la ville est un moteur puissant. Cela dit, le phénomène de surtourisme renforce encore davantage notre positionnement. Dans un environnement parfois très dense, notre rôle est précisément d'offrir une parenthèse. Notre valeur ajoutée est là : proposer une expérience chic mais décontractée, à taille humaine, où nos hôtes peuvent se sentir comme chez eux. Nous cherchons à créer un équilibre entre l'énergie de la ville et le calme de la maison, entre l'effervescence extérieure et une forme de refuge intérieur. Finalement, plus la ville est intense, plus une adresse confidentielle comme la nôtre prend tout son sens.

La confidentialité est une valeur centrale de votre positionnement. Mais à l'heure où chaque client publie sur les réseaux sociaux, comment protégez-vous concrètement cette discrétion sans la perdre ?

La confidentialité fait partie de l'ADN même de notre métier. Nous sommes, par nature, les témoins de nombreux moments de vie de nos clients et cela implique une responsabilité et une discrétion absolues. À l'heure des réseaux sociaux, l'équilibre est assez limpide : ce sont les clients qui choisissent ce qu'ils souhaitent partager. Certains aiment mettre en avant leur expérience et valoriser l'établissement ; d'autres préfèrent rester totalement discrets et nous respectons ces deux approches avec la même attention. De notre côté, nous restons très vigilants : nous ne partageons rien sans consentement et veillons en permanence à préserver l'intimité de nos hôtes. La visibilité digitale ne doit jamais se faire au détriment de la confiance. Les réseaux sociaux deviennent ainsi une extension de l'expérience client, mais toujours à leur initiative. Notre rôle est de garantir un cadre où chacun se sent libre, en sécurité et respecté.

Qu'avez-vous appris sur les gens en dirigeant un hôtel — quelque chose que vous n'auriez pas pu apprendre autrement ?

Diriger un hôtel, c'est apprendre à connaître les gens d'une manière très particulière, presque intime. C'est un métier qui permet de voyager à travers ses clients, à travers leurs cultures, leurs habitudes, leurs façons d'être. On découvre à quel point chaque voyageur est différent, avec ses attentes, ses rituels, ses sensibilités. Cela nous oblige à observer, à écouter, à décrypter en permanence, parfois sans même que les mots soient nécessaires. C'est une école de l'humain que l'on ne retrouve nulle part ailleurs. On développe une forme d'intuition, une capacité à saisir rapidement qui l'on a en face de soi, et à s'adapter avec justesse. Au fond, ce métier enseigne une chose essentielle : derrière chaque client, il y a une histoire. Et notre rôle est de savoir l'accueillir avec attention, respect et sincérité.

Quand vous traversez l'hôtel le matin avant l'ouverture, qu'est-ce que vous regardez en premier et qu'est-ce que cela dit de vos priorités ?

concretely, does overtourism change in the management of a confidential address like yours?

It is, above all, a remarkable opportunity. Paris remains one of the world's most luminous showcases, and a great many of our guests choose the destination for what it embodies: elegance, culture, the art of living. That naturally facilitates our work — the city's magnetism is a powerful engine. That said, the phenomenon of overtourism only sharpens our positioning. In an environment that can at times feel overwhelmingly dense, our role is precisely to offer a pause. Our added value lies there: to provide an experience that is chic yet unhurried, on a human scale, where guests can feel entirely at ease. We seek a balance between the city's energy and the calm of the house — between the external effervescence and a form of interior refuge. In the end, the more intense the city becomes, the more a confidential address like ours finds its full meaning.

Discretion is central to your positioning. Yet in an age when every guest posts to social media, how do you concretely protect that privacy without losing it?

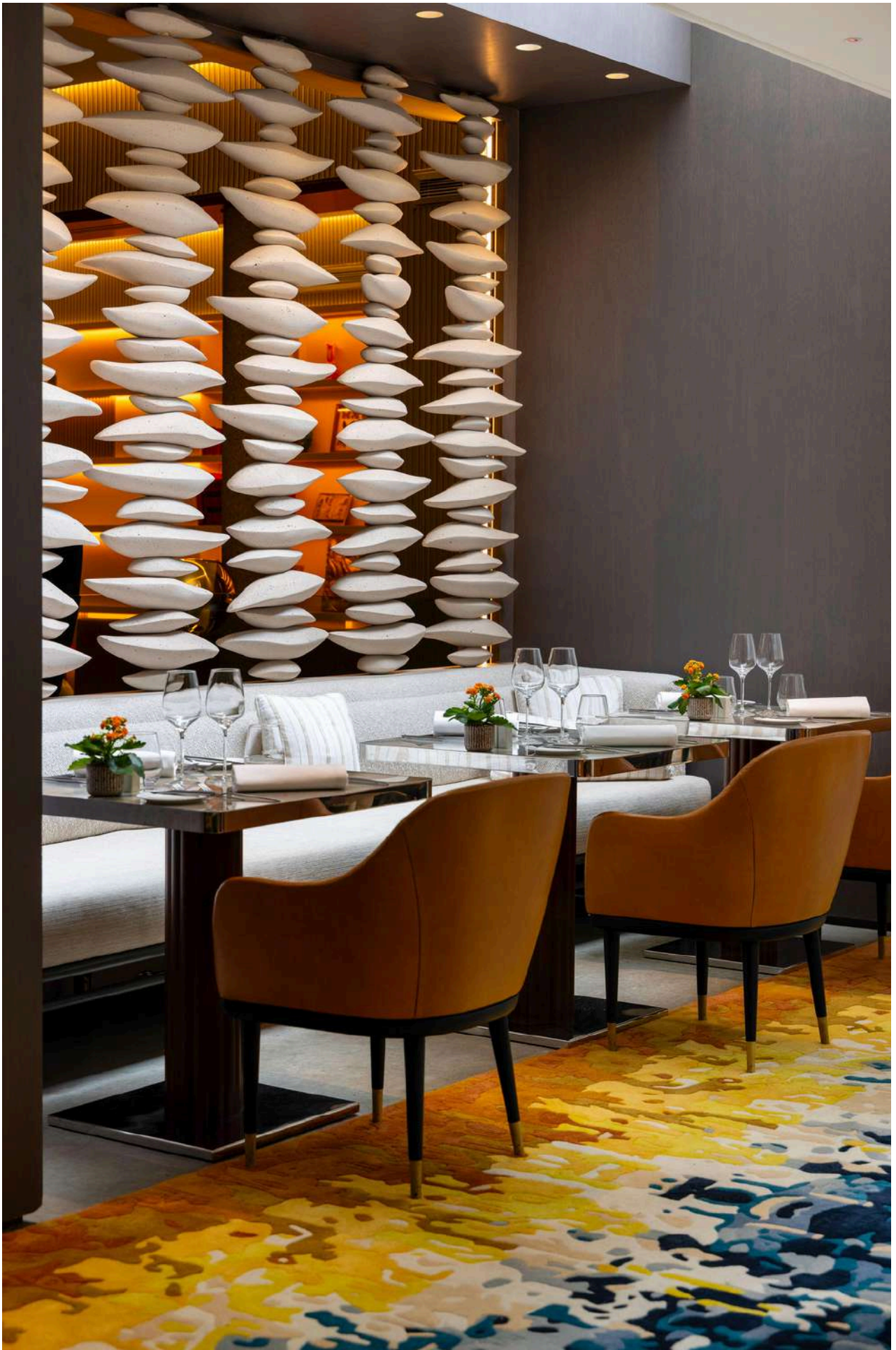
Discretion is woven into the very DNA of our profession. By nature, we bear witness to many intimate moments in our guests' lives and that carries with it an absolute responsibility. In the age of social media, the balance is fairly clear: it is the guests who decide what they wish to share. Some enjoy documenting their experience and shining a light on the establishment; others prefer complete privacy — and we honour both approaches with equal care. On our part, we remain vigilant: nothing is shared without consent, and we are constantly attentive to protecting the privacy of those in our care. Digital visibility must never come at the cost of trust. Social media thus becomes an extension of the guest experience, but always at their initiative. Our role is to ensure a setting in which everyone feels free, safe, and respected.

What have you learned about people through running a hotel — something you could not have learned any other way?

Running a hotel is a particular way of coming to know people, intimate, almost. It is a profession that allows you to travel through your guests: through their cultures, their habits, their ways of being in the world. You discover just how different each traveller is, with their own expectations, rituals, and sensitivities. It obliges you to observe, to listen, to read constantly — sometimes without a single word being spoken. It is a school of humanity unlike any other. You develop a form of intuition, a capacity to understand quickly who stands before you, and to respond with precision. At its heart, this profession teaches one essential thing: behind every guest, there is a story. And our role is to welcome that story with attention, respect, and sincerity.

When you walk through the hotel in the morning before it fully opens, what do you look at first and what does that say about your priorities?

Each morning, as I move through the hotel before the full rhythm of the day begins, my first instinct is to take in the general atmosphere: the light, the quiet, the precision of the details. I ensure that everything is perfectly aligned with what our guests expect. I then take time to greet the first guests who are already present — to exchange a few words, to ask how they are. These are simple moments, but essential ones; they set the tone for the day. And then I go to the teams. To greet them, to sense their energy, to make sure that each person is ready and aligned for what lies ahead. That is fundamental — because it is they who bring the experience to life, who transform a stay into something memorable. These gestures express my priorities: the exigency of detail, the closeness to our guests, and the commitment of the teams to create, every day, something



Chaque matin, lorsque je traverse l'hôtel avant l'ouverture complète des services, mon premier regard va naturellement à l'atmosphère générale : la lumière, le calme, la précision des détails. Je m'assure que tout est parfaitement conforme aux attentes de nos clients. Je prends ensuite le temps de saluer les premiers clients présents, d'échanger quelques mots, de prendre de leurs nouvelles. Ce sont des instants simples, mais essentiels, qui donnent le ton de la journée. Enfin, je vais à la rencontre des équipes. Les saluer, sentir leur énergie, m'assurer que chacun est prêt et aligné pour la journée à venir. C'est fondamental, car ce sont elles qui font vivre l'expérience et qui transforment un séjour en un moment mémorable. Ces gestes traduisent mes priorités : l'exigence du détail, la proximité avec nos clients et l'engagement des équipes pour créer, chaque jour, une expérience sincère et enchantée.

Dans cinq ans, à quoi ressemblera l'Hôtel de Sers et plus largement, l'hôtellerie de luxe indépendante à Paris ?

Notre ambition est claire : rester fidèles à notre identité et à notre histoire, tout en continuant à surprendre, pour que chaque séjour soit non seulement irréprochable, mais profondément mémorable. Dans cinq ans, l'Hôtel de Sers restera avant tout une maison où l'on vient comme dans une seconde demeure parisienne. Nous continuerons à cultiver cette atmosphère intime et chaleureuse, où chaque client est reconnu, attendu et accueilli avec une attention profondément personnalisée. Plus que jamais, le luxe ne sera pas seulement dans le décor ou les prestations, mais dans la qualité du lien humain, la constance du service et la capacité à anticiper les désirs de chacun. Plus largement, l'hôtellerie de luxe indépendante à Paris évoluera vers un marché de niche, encore plus exigeant et affirmé. Face à la standardisation de certaines grandes enseignes, les maisons indépendantes comme la nôtre auront pour force leur singularité, leur histoire et leur liberté de ton. Elles devront proposer des expériences sur-mesure, sincères et incarnées, où l'émotion primera sur l'ostentation.

Si vous deviez résumer en une phrase ce que l'Hôtel de Sers offre qu'on ne trouve nulle part ailleurs à Paris, laquelle choisiriez-vous ?

L'Hôtel de Sers offre une expérience de "baby palace" unique, alliant un chic décontracté à l'intimité d'une demeure confidentielle, au cœur de l'effervescence du Triangle d'Or.

HOTEL DE SERS
41 Avenue Pierre 1er de Serbie
75008 Paris
www.hoteldesers-paris.com

sincere and quietly extraordinary.

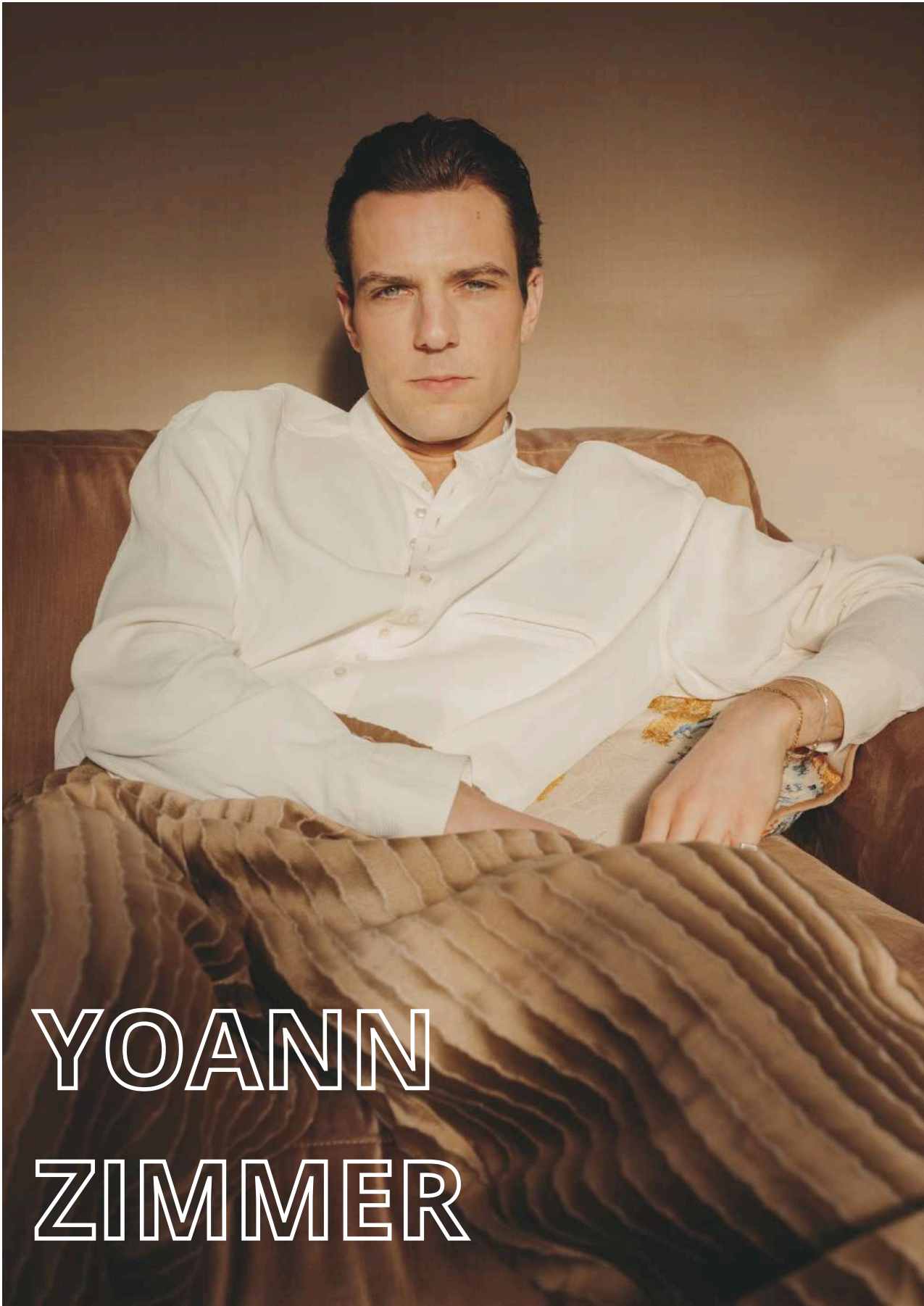
In five years, what will the Hôtel de Sers look like and, more broadly, what will become of independent luxury hospitality in Paris?

Our ambition is clear: to remain true to our identity and our history, while continuing to surprise — so that every stay is not only impeccable, but deeply memorable. In five years, the Hôtel de Sers will remain, above all, a house one returns to as a second Parisian home. We will continue to cultivate this intimate and warm atmosphere, where every guest is recognised, expected, and welcomed with a profoundly personal attention. More than ever, luxury will no longer reside solely in the décor or the amenities, but in the quality of the human bond, the consistency of service, and the capacity to anticipate each guest's desires before they are spoken. More broadly, independent luxury hospitality in Paris will evolve towards an increasingly defined niche. Faced with the standardisation of certain major groups, independent houses like ours will find their strength in singularity, in history, and in a freedom of tone that cannot be replicated. They will need to offer experiences that are bespoke, sincere, and embodied, where emotion takes precedence over ostentation.

If you had to sum up in a single sentence what the Hôtel de Sers offers that can be found nowhere else in Paris, which would you choose?

The Hôtel de Sers offers a singular "baby palace" experience, where an effortless Parisian chic meets the intimacy of a confidential private residence, at the very heart of the Golden Triangle's quiet thunder.

HOTEL DE SERS
41 Avenue Pierre 1er de Serbie
75008 Paris
www.hoteldesers-paris.com



YOANN
ZIMMER

Révélé par les frères Dardenne, l'acteur belge Yoann Zimmer enchaîne les projets exigeants avec une discrétion qui n'a d'égale que son talent. Des tranchées algériennes de *Des hommes aux déchirements intimes* de *Retour à Séoul*, il s'impose comme l'un des visages les plus singuliers du cinéma belge contemporain. Aujourd'hui sur le point de conclure le tournage de la série *Haemers* et à la veille de plusieurs sorties, il nous reçoit pour une conversation franche sur le métier, les choix, et ce qui le fait vibrer.

Comment est-ce que vous avez basculé dans le cinéma ?

J'avais le rêve du foot, comme beaucoup de gamins. Vers 15-16 ans, quand tu n'es pas détecté, tu comprends assez vite que ce ne sera pas pour toi. En fin de scolarité, je ne savais pas vraiment ce que je voulais. J'ai bossé, fait des petits boulots, je suis parti à l'étranger. Et puis, presque par hasard, j'ai fait un stage de théâtre un été. Les pédagogues m'ont poussé à passer des auditions. J'ai présenté le Conservatoire national de Liège en premier et j'ai été pris dès le premier tour. Mais j'avais un décalage énorme avec les autres élèves : je n'avais pas lu une seule pièce de théâtre de ma vie. C'est en première année qu'un casting pour un court métrage a croisé ma route. Sur un plateau, l'atmosphère est moins solennelle, personne ne se dit qu'il va changer le monde. J'aimais ça. Un court en a amené d'autres, puis les frères Dardenne cherchaient quelqu'un pour *Deux jours, une nuit*. Ils ont casté à l'école et c'est tombé sur moi. Six jours de tournage avec eux, une exigence très stimulante. J'ai quitté le Conservatoire, je me suis installé à Bruxelles, et progressivement les tournages se sont multipliés. Vers 20-21 ans, j'ai pu obtenir le statut d'intermittent et commencer à vivre vraiment de ce métier.

Très vite, vous tournez dans deux films sélectionnés à Cannes (*Deux jours une nuit* en 2013 et *La fille inconnue* en 2015) . Comment on se retrouve, jeune acteur belge inconnu, sur le devant de cette scène ?

Franchement, je ne me rendais pas vraiment compte. Je n'avais pas eu d'éducation à ça. Ni ma famille, ni mes amis n'étaient dans ce milieu. C'est un monde que tu découvres de zéro. J'ai eu la chance de me lier assez tôt avec quelqu'un qui est devenu l'un de mes meilleurs amis, et qui était déjà un peu plus dans le game que moi. La première fois qu'on est allés à Cannes ensemble, on était complètement perdus, en mode touristes, on a fait quatre fois le tour de la Croisette parce qu'on n'arrivait pas à joindre l'équipe, qui courait dans tous les sens. On a fini par se débrouiller dans un appartement de l'équipe... mais on s'est bien marrés. Ce dont je me souviens aussi, c'est d'un conseil qu'on m'a donné à l'époque. J'allais souvent dormir à Paris chez la mère d'un ami, et son compagnon — décédé depuis, et qui me manque beaucoup — m'avait dit : « *C'est bien, t'as du boulot, mais n'oublie pas que c'est un vrai travail.* » Je n'avais pas tout saisi sur le moment, mais j'ai retenu ça. C'est un second rôle, c'est bien pour le CV, mais ça ne change pas ta vie d'un coup. Il faut continuer à travailler. Rien ne s'enchaîne automatiquement.

Dans *Des hommes* de Lucas Belvaux (2020), vous incarnez le jeune Gérard Depardieu, un soldat français dans la tourmente de la guerre d'Algérie. Dans *Été 85* de François Ozon, vous incarnez un jeune homosexuel qui noie son mal de vivre dans l'alcool. Comment est-ce que vous choisissez vos rôles, et comment arrivez-vous à jouer des personnages aussi différents ?

Il faut être honnête : quand tu es jeune, dire que tu « choisies » tes rôles, c'est un peu exagéré. On dit souvent que le seul vrai pouvoir d'un acteur, c'est de dire non. J'ai dit non à des choses. Mais au fond, c'est aussi ce que tu dégages qui t'oriente vers

Brought to prominence by the Dardenne brothers, Belgian actor Yoann Zimmer moves from one demanding project to the next with a discretion that matches his talent. From the Algerian trenches of *Des hommes* to the intimate upheavals of *Return to Seoul*, he has established himself as one of the most singular faces in contemporary Belgian cinema. Now nearing the end of shooting on the series *Haemers* and on the eve of several releases, he sits down for a candid conversation about the craft, his choices, and what truly moves him.

How did you end up in cinema?

I had the football dream, like a lot of kids. Around 15 or 16, when you haven't been scouted, you figure out pretty quickly it's not going to happen. By the end of school, I didn't really know what I wanted. I worked odd jobs, travelled abroad. Then, almost by chance, I did a theatre workshop one summer. The teachers pushed me to audition. I presented myself at the National Conservatory of Liège first — and I got in on the first round. But I was way behind the other students: I hadn't read a single play in my life. It was in my first year that a casting call for a short film crossed my path. On a set, the atmosphere is less solemn, nobody thinks they're going to change the world. I liked that. One short led to others, and then the Dardenne brothers were looking for someone for *Two Days, One Night*. They held auditions at the school and it fell to me. Six days of shooting with them — a very stimulating level of demand. I left the Conservatory, moved to Brussels, and gradually the work piled up. Around 20 or 21, I was able to get the intermittent artist status and really start living off the profession.

Very quickly, you appeared in two films selected for Cannes (*Two Days, One Night* in 2013 and *The Unknown Girl* in 2015). How does a young, unknown Belgian actor find himself in that spotlight?

Honestly, I didn't really grasp what was happening. I hadn't been raised with any exposure to that world. Neither my family nor my friends were in that industry. It's a world you discover from scratch. I was lucky to bond fairly early on with someone who became one of my best friends, and who was already a little more plugged in than I was. The first time we went to Cannes together, we were completely lost — total tourists. We walked the Croisette four times because we couldn't get hold of the team, who were running in all directions. We ended up making ourselves at home in the team's apartment... but we had a great time. What I also remember is a piece of advice I was given back then. I used to go to Paris to sleep at the mother's place of a friend, and her partner — who has since died and who I miss a great deal — told me: "It's great, you've got work, but don't forget it's a real job." I didn't fully take it in at the time, but I held onto it. It's a supporting role, it looks good on the CV, but it doesn't change your life overnight. You have to keep working. Nothing falls into place automatically.

In *Des hommes* by Lucas Belvaux (2020), you play the young Gérard Depardieu, a French soldier caught up in the Algerian War. In *Summer of 85* by François Ozon, you play a young gay man drowning his unhappiness in alcohol. How do you choose your roles, and how do you inhabit such different characters?

Let's be honest: when you're young, saying you "choose" your roles is a bit of an overstatement. People often say the only real power an actor has is to say no. I have said no to things. But at the end of the day, it's also what you project that steers you toward certain projects. For *Des hommes* by Lucas Belvaux, it was hard to turn down: a strong male lead, a complex character, a powerful subject. Of course I was going to do it. What I truly believe is that what you do at the start of your



Pull / Sweater TOD'S
Jeans TOD'S
Boots TOD'S
Sac / Bag TOD'S

certaines projets. Pour *Des hommes* de Lucas Belvaux, c'était difficile à refuser : un premier rôle masculin fort, un personnage complexe, un sujet puissant. Évidemment que j'y allais. Ce que je pense vraiment, c'est que ce que tu fais en début de carrière crée très vite un imaginaire, une image. Tu appartiens à une certaine famille de cinéma. En commençant avec les Dardenne et quelques films d'auteur, j'ai tracé un sillon — inconsciemment — et on me propose davantage des films de cette veine-là. Si tu veux bouger, c'est à toi de le provoquer : le dire à ton agent, aller à la rencontre d'autres cinéastes. À moins de faire un gros carton qui te rend visible partout, le repositionnement ne se fait pas tout seul. Sur la question de jouer des sexualités différentes de la mienne — dans *Été 85* notamment — non, ça ne me pose aucun problème. Je n'ai pas de jugement sur les personnages que j'incarne. Et honnêtement, je peux trouver des hommes beaux, je n'ai aucun problème avec ça. Je pense qu'il y a de la beauté partout. Je n'intellectualise pas trop : j'enfile la veste du personnage, je rentre dedans.

Dans *Retour à Séoul* de Davy Chou, sélectionné à Un Certain Regard à Cannes, vous jouez un personnage dominé, c'est la jeune femme qui, en claquant des doigts, vous vire de sa vie. C'est une inversion de vos rôles habituels. Comment habitez-vous ce type de vulnérabilité à l'écran ?

J'aime profondément ce film, et j'aimais vraiment ce personnage. Je pense que si on fait ce genre de boulot, dans ce registre-là, c'est qu'on a une certaine sensibilité, une certaine vulnérabilité en soi. Et cette sensibilité, on peut la mettre au service de territoires très différents. Ce personnage, il occupe tout l'espace : il prend la parole en permanence, il explique la vie, il est un peu envahissant. Ce n'est pas quelqu'un que j'aurais envie d'être dans la vraie vie mais je ne le juge pas pour autant. L'acteur n'est pas là pour juger, il est là pour comprendre. Et on peut très bien comprendre des comportements qu'on n'a jamais eus soi-même. Ce qui me plaisait aussi, c'est que ce rôle cassait mon image habituelle. On colle facilement une étiquette, le beau gosse aux yeux bleus qui domine et je trouve qu'il est sain, justement, de la contredire. Là, c'est lui qui se fait dominer, lui qui est en position de demande. C'est un renversement. Et c'est précisément ce genre de renversement qui rend un rôle intéressant à jouer.

Ce rôle vous a valu une deuxième nomination aux Magritte du cinéma pour le Meilleur espoir masculin. Est-ce que vous le sentiez venir ?

Être nommé, c'était cool, ça m'a vraiment fait plaisir. Mais je savais que le rôle n'était pas assez épais pour gagner. Pour *Des hommes*, là oui, je pense que j'aurais pu l'avoir. Mais il y a quelque chose de précieux dans ces nominations : c'est une façon de dire à quelqu'un qui travaille depuis un moment « *t'es dans le truc, on te voit* ». Dans un métier où la précarité est constante, cette reconnaissance-là, elle compte vraiment. Et le film a eu un bel impact. Je me suis vraiment éclaté à faire ce personnage — donc trop cool, même si je ne m'y attendais pas vraiment.

Êtes-vous en demande de projets qui dépassent les frontières ?

Oui, clairement. En ce moment je tourne à Bruxelles, et j'adore ça aussi — ne l'oublions pas. Mais j'ai une vraie gratitude pour tous les pays où le cinéma m'a conduit, des endroits où je n'aurais peut-être jamais mis les pieds autrement. Et ce n'est pas du voyage ordinaire : tu rencontres les gens sur place, tu t'intéresses à leur histoire, tu vois un pays de l'intérieur — ce que le tourisme ne t'offre jamais vraiment. Lors d'un tournage, tu peux croiser un directeur de festival dans un grand restaurant le soir, et te retrouver le lendemain avec le régisseur dans un

career very quickly creates an image, a universe. You belong to a certain family of cinema. By starting out with the Dardennes and a few art-house films, I carved a path — unconsciously — and people offer me more films in that vein. If you want to branch out, it's up to you to make it happen: tell your agent, go and meet other filmmakers. Unless you have a massive hit that makes you visible everywhere, repositioning yourself doesn't happen on its own. As for playing sexualities different from my own — in *Summer of 85* in particular — no, it doesn't bother me at all. I have no judgement about the characters I play. And honestly, I can find men attractive, I have no issue with that. I think there is beauty everywhere. I don't overthink it: I put on the character's jacket and step inside.

In *Return to Seoul* by Davy Chou, selected for Un Certain Regard at Cannes, you play a dominated character — the young woman dismisses you from her life at the snap of a finger. It's an inversion of your usual roles. How do you inhabit that kind of vulnerability on screen?

I deeply love that film, and I really loved that character. I think that if you do this kind of work, in this register, it's because you carry a certain sensitivity, a certain vulnerability within yourself. And that sensitivity can be channelled into very different territories. This character takes up all the space: he talks constantly, he explains life, he's a little overbearing. He's not someone I'd want to be in real life, but I don't judge him for that. The actor isn't there to judge, but to understand. And you can very well understand behaviours you've never had yourself. What I also liked is that the role broke my usual image. People easily put a label on you — the handsome blue-eyed guy who dominates — and I think it's healthy to contradict that. Here, he's the one being dominated, the one doing the asking. It's a reversal. And it's precisely that kind of reversal that makes a role interesting to play.

That role earned you a second Magritte Award nomination for Best Male Newcomer. Did you see it coming?

Being nominated was great, it genuinely meant a lot to me. But I knew the role wasn't substantial enough to win. For *Des hommes*, now that's where I think I could have taken it. But there's something precious about those nominations: it's a way of telling someone who's been working for a while, "*You're in it, we see you.*" In a profession where precarity is constant, that kind of recognition really counts. And the film had a real impact. I had such a great time making that character — so brilliant, even if I wasn't really expecting it.

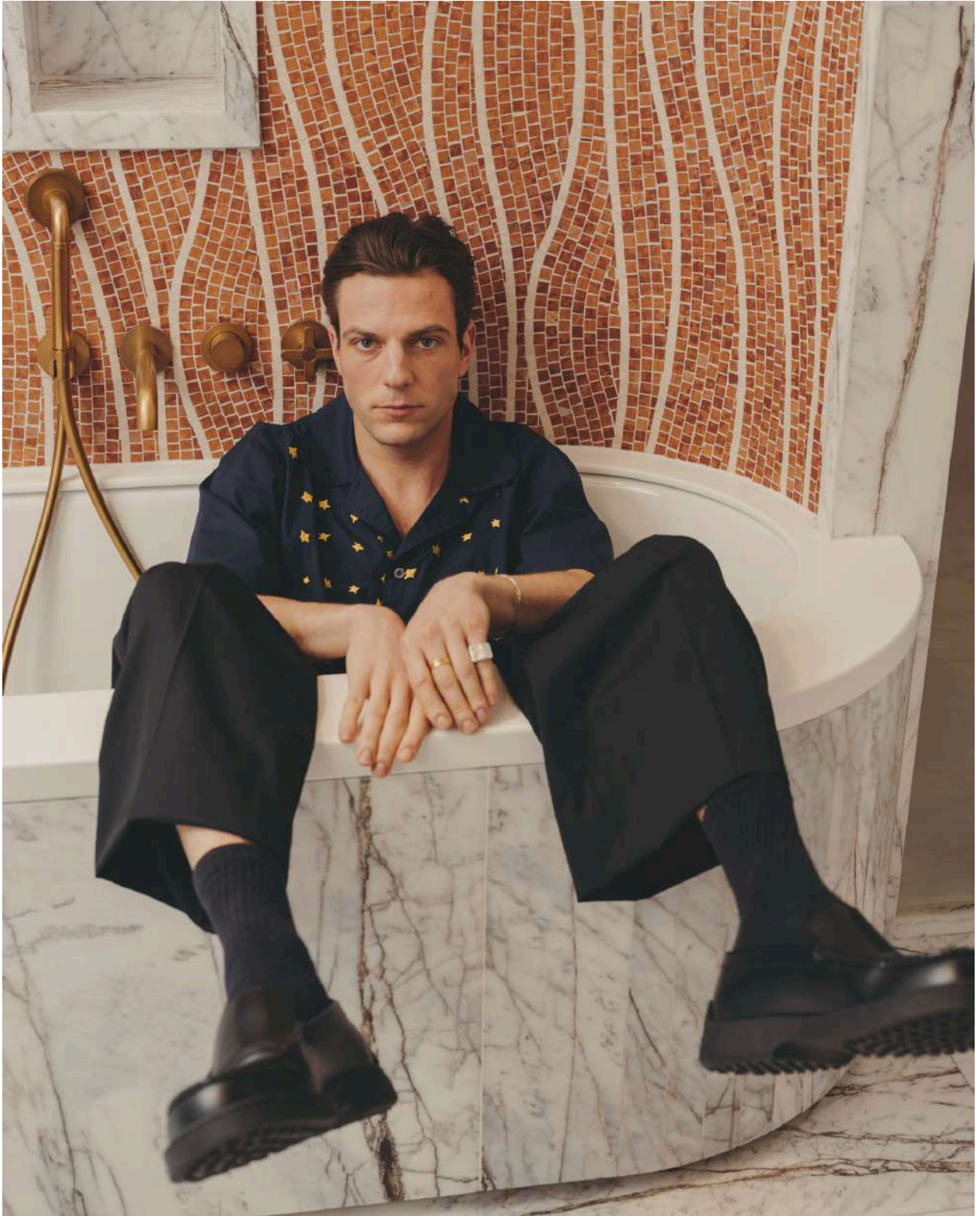
Are you eager to work on projects that go beyond borders?

Yes, absolutely. Right now I'm shooting in Brussels, and I love that too — let's not forget. But I'm genuinely grateful for every country cinema has taken me to, places I might never have visited otherwise. And it's not ordinary travel: you meet people on location, you take an interest in their history, you see a country from the inside — something tourism never really gives you. On a shoot, you might have dinner with a festival director in a fancy restaurant one evening and find yourself the next day with the production manager somewhere off the beaten path where the real party is happening. You get access to a reality that would otherwise take you years to reach. That's part of this job too. And I want more of it.

You also directed a short film — three destinies crossing paths in a Brussels kebab shop. Did directing teach you something about acting that you couldn't have learned otherwise?

Yes, genuinely. First of all, it made me far more relaxed about auditions. I ran some myself, and I understood something fundamental: when you don't get the part, it's not necessarily





Chemise / Shirt 3.PARADIS
Pantalon / Pants 3.PARADIS
Mocassins / Moccasins TOD'S



Veste en cuir / Leather jacket TOD'S
Pull / Sweater TOD'S
Chemise / Shirt GIORGIO ARMANI
Pantalon / Pants TOD'S
Mocassins / Moccasins TOD'S

endroit improbable où se passe la vraie fête. Tu accèdes à une réalité qu'il te faudrait des années à atteindre autrement. C'est ça aussi, ce métier. Et j'en veux encore.

Vous avez aussi réalisé un court métrage — trois destins qui se croisent dans un kebab bruxellois. Est-ce que la réalisation vous a appris quelque chose sur le jeu que vous n'auriez pas pu apprendre autrement ?

Oui, vraiment. Ça m'a d'abord beaucoup détendu par rapport aux castings. J'en ai fait passer, et j'ai compris un truc fondamental : quand tu n'es pas pris, ce n'est pas forcément ta faute. Les gens ont déjà une image du personnage dans la tête, et parfois tu ne corresponds tout simplement pas — trop grand, ta voix, ta façon de bouger. Ce sont des choses que tu ne contrôles pas. Depuis, je passe les castings différemment : je fais mon max, je lance les dés, et je n'ai pas de remords. En direction d'acteurs, ça m'a appris une chose essentielle : tout le monde fonctionne autrement. J'avais des profils très variés : l'un avait besoin d'être rassuré avant de jouer, l'autre avait besoin de bouger, de se dépenser physiquement. Un des comédiens, plus âgé, peu expérimenté, ne pouvait pas reproduire une scène à l'identique mais il avait une présence à l'écran rare, une vie qui passait. Il fallait se mettre à son diapason, pas essayer de le contraindre. Ça m'a appris la curiosité, la patience, l'empathie. Et ça rejoint ma façon de jouer : je n'ai pas de méthode. J'ai des outils, et je pioche dedans selon le rôle, le moment, ce que le tournage demande.

Vous jouez dans *Oxana* de Charlène Favier, sorti en avril 2025, dans *L'Enfant béliet* de Marta Bergman et dans *Sauvons les meubles* de Catherine Cosme, tous deux à venir. Est-ce que vous ressentez une cohérence dans vos choix, ou chaque film est-il une aventure indépendante ?

Chaque film, c'est une aventure indépendante. Et même si ce n'était pas le cas, je pense que la cohérence est davantage à chercher dans l'interprète que dans les films eux-mêmes. Je suis acteur, pas réalisateur. Je lis un scénario, je joue, et ensuite le montage, la musique, tout ça ne m'appartient plus. Je ne suis pas le seul auteur du résultat. Si j'avais dix scénarios par mois à lire, je pourrais peut-être me construire une vraie ligne éditoriale. Ce n'est pas mon cas. Ce que je peux dire, c'est que je ne dis pas oui à n'importe quoi. Il y a des projets que je refuse parce qu'ils ne correspondent pas à ce que je suis, à ce en quoi je crois. Mais je ne vais pas non plus me raconter des histoires : je ne suis pas un acteur américain qui fait un film tous les cinq ans avec un réalisateur de renom, en choisissant chaque rôle comme une déclaration. C'est une autre réalité, pas la mienne. Ce qui me guide vraiment, c'est les rencontres et l'envie que les gens ont de me filmer. C'est moins spectaculaire comme boussole, mais c'est honnête. Et au fil du temps, ça finit par dessiner quelque chose.

Les films engagés, ça vous touche ? Est-ce que vous pourriez refuser un film qui heurte vos convictions ?

Oui, clairement. Je n'aurais pas envie de m'embarquer dans quelque chose qui serait en total contradiction avec ce que je pense — à la lecture du scénario, c'est évident. Après, jouer des personnages engagés ne m'effraie pas. Au contraire. Il y a eu une période, autour de *Des hommes*, où tout s'est concentré de façon assez saisissante. Je tournais en parallèle *Les Sauvages* de Rebecca Zlotowski (une série sur le premier candidat d'origine maghrébine au second tour en France) et *De nos frères blessés* de Hélier Cisterne, tourné en Algérie. Dans ce dernier, je jouais un militant communiste français qui avait combattu aux côtés du FLN, détourné un camion d'armes, et avait été assassiné par l'armée française. Sur place, j'ai rencontré sa sœur. Ça, ça te fait quelque chose, croiser quelqu'un dont le frère est mort pour ses convictions. Ce sont

your fault. People already have an image of the character in their heads, and sometimes you simply don't fit — too tall, your voice, the way you move. These are things you can't control. Since then, I approach auditions differently: I give my best, I roll the dice, and I have no regrets. In terms of directing actors, it taught me one essential thing: everyone works differently. I had very varied profiles. One needed to be reassured before playing a scene; another needed to move, to burn off physical energy. One of the actors, older and less experienced, couldn't reproduce a scene identically, but he had a rare screen presence, a life that came through. You had to tune into his frequency, not try to constrain him. It taught me curiosity, patience, empathy. And it connects to how I act: I have no method. I have tools, and I draw from them depending on the role, the moment, what the shoot calls for.

You appear in *Oxana* by Charlène Favier, released in April 2025, and in *L'Enfant béliet* by Marta Bergman and *Sauvons les meubles* by Catherine Cosme, both forthcoming. Do you feel a coherence running through your choices, or is each film an independent adventure?

Each film is an independent adventure. And even if that weren't the case, I think coherence is better sought in the performer than in the films themselves. I'm an actor, not a director. I read a screenplay, I act, and after that the editing, the music — none of it belongs to me anymore. I'm not the sole author of the result. If I had ten screenplays a month to read, I might be able to build a real editorial line. That's not my situation. What I can say is that I don't say yes to just anything. There are projects I turn down because they don't correspond to who I am or what I believe in. But I'm also not going to kid myself: I'm not an American actor making one film every five years with a renowned director, selecting each role as a statement. That's a different reality, not mine. What truly guides me is encounters and people's desire to put me on screen. It's a less spectacular compass, but it's an honest one. And over time, it does end up drawing something.

Do committed films move you? Could you turn down a film that goes against your convictions?

Yes, absolutely. I wouldn't want to get involved in something that completely contradicts what I believe — reading the screenplay, it's obvious. That said, playing committed characters doesn't scare me. Far from it. There was a period, around *Des hommes*, where everything converged in a striking way. I was simultaneously shooting *Les Sauvages* by Rebecca Zlotowski — a series about the first candidate of North African origin to reach the second round of a French election — and *De nos frères blessés* by Hélier Cisterne, shot in Algeria. In the latter, I played a French communist militant who had fought alongside the FLN, hijacked a weapons lorry, and was assassinated by the French army. While there, I met his sister. That does something to you — encountering someone whose brother died for his convictions. These are people of rare courage. I don't claim to have that. But being brought to meet them is powerful, and it stays with you. Those two films plunged me into the Algerian War from very different angles, alongside Algerian actors with whom I had deep conversations. We Belgians have no direct connection to that history. I would have liked to experience something similar around Congo and our own colonial past, but it hasn't come up. As for public engagement — taking a stance, saying it openly — I think it's right when you feel the moment has come and it serves a purpose. But it remains personal. It's your own business.

When you play real people, do you do research? Reading, archival work...?

I read, I look at archives... Right now I'm shooting a series about a real person who left a mark on an entire generation,





Veste / Jacket PETER WU
Pantalon / Pants 3.PARADIS
Mocassins / Moccasins TOD'S



Chemise / Shirt DRÔLE DE MONSIEUR
Pantalon / Pants TOD'S
Cravate / Tie DRÔLE DE MONSIEUR

des gens d'un courage rare. Je ne prétends pas avoir ça. Mais être amené à les rencontrer, c'est fort, et ça reste. Ces deux films m'ont plongé dans la guerre d'Algérie sous des angles très différents, avec des acteurs algériens avec qui j'ai eu des conversations profondes. Nous, Belges, on n'a pas de rapport direct avec cette histoire. J'aurais aimé vivre quelque chose de similaire autour du Congo et de notre propre passé colonial mais ça ne s'est pas présenté. Quant à l'engagement public — prendre position, le dire ouvertement — je pense que c'est bien quand tu sens que c'est le moment et que ça sert à quelque chose. Mais ça reste personnel. Ça te regarde.

Quand vous jouez des personnages réels, est-ce que vous vous documentez ? Lectures, recherches... ?

Je lis, je regarde des archives... Là, je tourne une série sur un personnage réel qui a marqué toute une génération, et j'ai accumulé des choses au fil du temps, bien avant le tournage. Mais le piège, quand les caméras arrivent, c'est de vouloir imiter la personne avec les mimiques, la perruque.... J'y crois peu. Ça met souvent une distance avec les émotions, ça peut vite tourner à l'artifice. On a choisi justement pour cette série, de ne pas tomber là-dedans. Le but, ce n'est pas de lui ressembler trait pour trait. C'est de composer avec ce que je suis et de laisser les spectateurs combler l'écart avec l'image qu'ils ont déjà de lui. C'est un travail à deux. Et ça, ça marche.

Cette série, Haemers, vous en êtes où ?

On est sur la fin, on tourne depuis le 20 janvier. La série sort en novembre sur la RTBF. Mes partenaires de jeu sont Anne Coesens, Mara Taquin, Jan Hammenecker, Vincent Overath — un très beau casting. C'est réalisé par Delphine Lehericéy, qui a signé notamment *Les Indociles*. Une réalisatrice avec de la bouteille, et le tournage se passe vraiment bien. L'angle n'est pas celui d'une série d'action pure — il y en aura, de l'action, je vous le promets, de l'amour, de la sueur, du frisson. Mais le cœur, c'est la vie de ce gars : qui il était, ce qui l'animait, ce qui le rongait.

Vous avez tourné avec beaucoup de réalisatrices. Est-ce que le regard féminin vous a appris quelque chose de différent sur vous ?

Je ne veux pas faire de généralités, j'ai tourné avec des réalisateurs formidables, et le genre n'est pas une garantie de quoi que ce soit. Mais honnêtement, l'ambiance d'un plateau n'est pas toujours la même selon qui est derrière la caméra. Ce que je peux dire, c'est que quand une réalisatrice choisit de te filmer, de t'imaginer dans un rôle, il y a quelque chose de particulier dans ce regard-là. Quelque chose qui n'a rien à voir avec la séduction, le désir ne passe heureusement pas que par là. Mais je le sens, et j'aime être filmé par une femme. Il y a aussi, dans l'histoire du cinéma, beaucoup de réalisateurs qui ont entretenu une certaine rivalité avec leurs acteurs, un besoin de dominer, de rester le chef. Avec une réalisatrice, cette dynamique disparaît souvent. La relation est différente. Plus directe, peut-être. Ce sont des impressions, pas des règles mais ce sont les miennes.

Dans beaucoup de vos rôles, on retrouve une rage sous-jacente, une forme de tourment. Jouez-vous toujours, d'une façon ou d'une autre, une part de vous ?

Oui, honnêtement. On joue toujours un peu avec ce qu'on est. Ensuite on l'accentue, on le tord, on l'oriente mais il y a des attitudes, quelque chose de corporel, une sensibilité qui vient de toi, forcément. C'est vrai pour tous les acteurs. C'est justement cette singularité qui fait que Pierre Niney jouera un rôle d'une certaine façon, François Civil d'une autre, moi d'une autre encore. Parce qu'on a chacun appris à être au monde d'une certaine manière — de nos parents, de notre culture, de nos

and I've been accumulating material over time, well before the shoot began. But the trap, once the cameras roll, is wanting to imitate the person — the mannerisms, the wig... I don't believe in that much. It often puts a distance between you and the emotions; it can quickly tip into artifice. For this series, we deliberately chose not to fall into that. The goal isn't to look exactly like him. It's to compose using who I am and to let the audience fill in the gap with the image they already have of him. It's a collaborative effort. And that works.

Where are you with that series, Haemers?

We're nearing the end — we've been shooting since January 20th. The series comes out in November on RTBF. My co-stars are Anne Coesens, Mara Taquin, Jan Hammenecker, Vincent Overath — a wonderful cast. It's directed by Delphine Lehericéy, who made *Les Indociles*, among others. A seasoned director, and the shoot is going really well. The angle isn't that of a pure action series — though there will be action, I promise you that, along with love, sweat, and thrills. But the heart of it is this man's life: who he was, what drove him, what ate away at him.

You've worked with many female directors. Has the female gaze taught you something different about yourself?

I don't want to generalise — I've worked with wonderful male directors, and gender is no guarantee of anything. But honestly, the atmosphere on a set isn't always the same depending on who's behind the camera. What I can say is that when a female director chooses to film you, to picture you in a role, there's something particular in that gaze. Something that has nothing to do with seduction — desire fortunately doesn't only work that way. But I feel it, and I like being filmed by a woman. There's also a history in cinema of many directors who maintained a kind of rivalry with their actors, a need to dominate, to remain the boss. With a female director, that dynamic often disappears. The relationship is different. More direct, perhaps. These are impressions, not rules — but they're mine.

In many of your roles, there's an underlying rage, a kind of torment. Are you always playing some part of yourself?

Yes, honestly. You always play somewhat with who you are. Then you amplify it, twist it, direct it — but there are attitudes, something physical, a sensitivity that comes from you, inevitably. That's true of all actors. It's precisely that singularity that means Pierre Niney will play a role one way, François Civil another, and me in yet another way. Because we've each learned to be in the world in a particular way — from our parents, our culture, our origins. It always shows through.

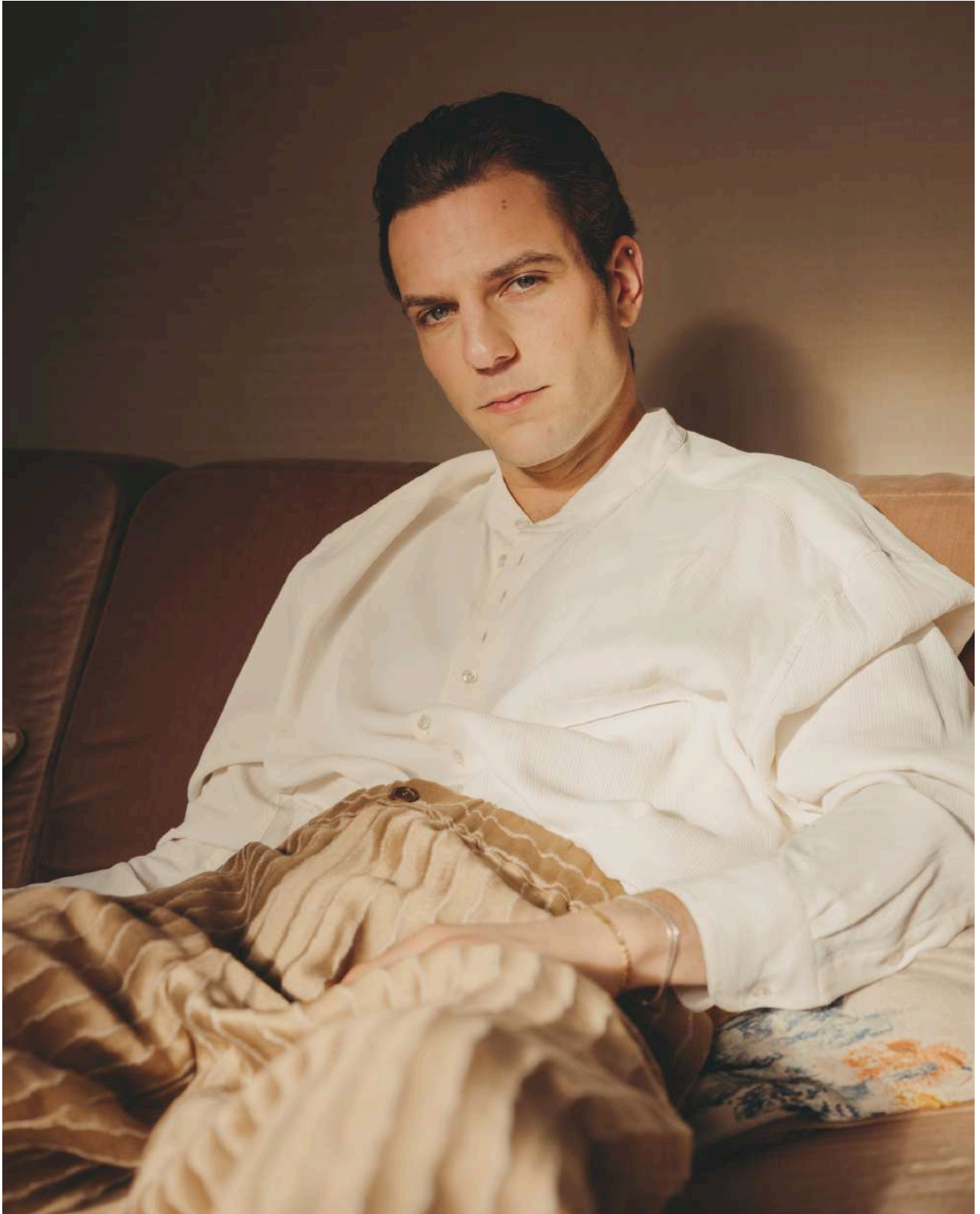
Do you ever feel trapped in a certain type?

Not necessarily. I've done different things — *Robin*, for example, a TV film for Arte, a sunny, light-hearted character, nothing like my usual roles. Now, if you line up *Des hommes*, *Return to Seoul* and *Summer of 85*, yes, there's a thread: fragility, a certain darkness, men on the edge. But even within those roles, they're all different to me. And at the start of your career, when you begin with the Dardennes or demanding films, people project you into that mould. Then it evolves. I'm older now, I project something different. And if you put a photo of yourself smiling on Instagram, people start to see you differently.

L'Enfant béliet, Sauvons les meubles, Haemers, Forêt Ivre directed by Manon Coubia... how are you living through this accumulation of releases?

I'm living it well. Honestly, there have been long quiet spells recently, and that's fine — I needed it. Right now is a good period and I'm happy about that. I think of Patrick Dewaere in an interview the day before his suicide — a fine, slightly strange interview. The journalist asked how he was doing, with all the





Chemise / Shirt GIORGIO ARMANI
Pantalon / Pants GIORGIO ARMANI



Veste en cuir / Leather jacket TOD'S
Pull / Sweater TOD'S
Chemise / Shirt GIORGIO ARMANI
Pantalon / Pants TOD'S

Photographe / Photographer
CLÉMENTINE BELHOMME
Mise en Beauté / Beauty Styling
GAËLLE VERDAN
Coiffure / Hairstyle
MELISSA ARNONE
Stylisme / Styling
TATIANA TERRINE
Merci à / Thanks to
Hôtel Des Sers – Champs Élysées

parents, de notre culture, de nos origines. Ça transparaît toujours.

Avez-vous l'impression d'être parfois enfermé dans un certain profil ?

Pas forcément. J'ai fait des choses différentes — *Robin*, par exemple, un téléfilm pour Arte, un gars solaire, léger, rien à voir avec mes rôles habituels. Maintenant, si tu rapproches *Des hommes*, *Retour à Séoul* et *Été 85*, oui, il y a une ligne : la fragilité, une forme de noirceur, des gars sur le fil. Mais même entre ces rôles-là, ils sont tous différents pour moi. Et en début de carrière, quand tu commences avec les Dardenne ou des films exigeants, les gens te projettent là-dedans. Ensuite, ça évolue. J'ai vieilli, je dégage autre chose aujourd'hui. Et puis, mets une photo de toi en train de sourire sur Instagram, et les gens commencent à te voir différemment.

***L'Enfant béliet, Sauvons les meubles, Haemers, Forêt Ivre* réalisé par Manon Coubia... comment vivez-vous cette période d'accumulation de sorties ?**

Je le vis bien. Honnêtement, il y a eu de longs temps morts ces derniers temps, et tant mieux — j'en avais besoin. Là, c'est une bonne période et j'en suis heureux. Je pense à Patrick Dewaere dans une interview la veille de son suicide, une belle interview un peu étrange. Le journaliste lui demandait comment il allait, avec toutes les sorties et les projets, et il a touché la table et dit « pourvu que ça dure ». J'aime beaucoup cette formule. Parce que c'est une chance de faire ce boulot. Moi, je me sens particulièrement bien sur un plateau, j'aime jouer. Plusieurs sorties en même temps, ça déconstruit peut-être aussi l'image « film d'auteur » qu'on me colle. Et dans ma vie quotidienne, ça ne change pas grand-chose, je suis la même personne. Ça fait quatorze ans que je fais ce métier, je sais qu'il y a des hauts et des bas. Quand c'est là, tu en profites. Et dans un monde aussi incertain, profiter de ce qui va bien tant qu'on peut, c'est plus que logique.

releases and projects, and he touched the table and said "let's hope it lasts." I love that line. Because it is a privilege to do this job. I feel particularly at home on a set — I love acting. Several releases at once perhaps also dismantles the "art-house film" label people stick on me. And in my daily life, it doesn't change much — I'm the same person. I've been doing this job for fourteen years, I know there are highs and lows. When things are good, you make the most of it. And in such an uncertain world, enjoying what's going well for as long as you can — that makes more than perfect sense.

ANTONYM²⁰



CULTURE & LIFESTYLE

